

MOUTON NOIR

On était une vingtaine, partis pour une randonnée dans la baie. Je me traînais un peu. Je n'étais pas vraiment satisfait d'être là. Je m'étais forcé à m'inscrire à cette sortie, il me fallait occuper mon temps. Marie m'avait quitté cela faisait déjà un an et je n'avais toujours pas retrouvé mon rythme suite au cataclysme qui m'avait broyé comme une coquille de noix.

J'ai très vite remarqué Pierre et son étonnante sociabilité. On le sentait heureux d'être là. Il se montrait attentif aux autres. Il était allé jusqu'à décharger de son sac une fille qui peinait à avancer. Elle s'était équipée comme pour une expédition polaire et il l'avait délestée de tout le superflu. Elle débordait de naïveté et son physique agréable ne me la rendait pas plus sympathique. J'étais ébahi de voir Pierre se montrer autant prévenant à son égard, un comportement aux antipodes du mien. Il avait marché à mes côtés pendant quelques kilomètres et j'avais découragé ses tentatives d'approche en ne lui répondant que par monosyllabes. Il n'avait pas insisté et cheminé un moment de concert avec moi en silence. Ce Pierre sentait les choses et n'était pas du genre à accumuler les fausses notes. Il me renvoyait à ce que je n'étais pas. Je n'avais sans doute pas toujours été l'ours mal léché que j'étais devenu, mais je n'avais assurément jamais été l'homme agréable qu'il m'apparaissait présentement.

Je nourrissais désormais une tendance affirmée à ne plus voir que le mauvais côté des choses. Nous dépassions des troupeaux de moutons qui broutaient consciencieusement l'herbe salée du marais et leur placidité me donnait envie de leur envoyer des coups de pied pour les faire réagir. Je me rappelais le mouton noir dont j'avais rêvé avant de partir. En rêve, je réussissais à l'apprivoiser. Je plongeais ma main dans sa laine rêche et le souvenir de ce contact me causait encore une certaine émotion. Nul mouton noir n'était visible dans la marée de dos blancs qui s'étirait à perte de vue. Le concert des bêlements qui enchantait mes coéquipiers tous plus citadins les uns que les autres me causait le même ennui écœuré que les rires des marcheurs, leurs plaisanteries, leurs discours convenus et les tonnes d'amabilité, surréalistes à mes yeux, qu'ils se déversaient les uns sur les autres. Maryse la fille au sac ridiculement lourd et qui était soi-disant fragilisée par une séparation douloureuse, n'en pouvait plus. Je voyais venir le moment où il allait falloir la porter. On l'entourait, on l'encourageait, on la réconfortait pendant que j'avais envie de la secouer comme un prunier...

Je regrettais amèrement ma décision de m'être inscrit à quelque chose de collectif. J'aurais donné cher pour être seul. J'aurais sans doute eu quelque bonheur à marcher sur ces grandes étendues plates traversées du souffle répété de l'océan si mon air n'avait pas été aussi pollué par tout ce que j'étais obligé d'entendre. La beauté sauvage qui s'étalait sous mes yeux ne me laissait pas totalement insensible. Ces moutons blancs ne m'auraient pas autant incommodé si j'avais été seul à les voir. La masse lourde de leurs corps d'ovidés asservis se serait fondue dans le paysage et j'aurais fait de leurs bêlements un bruit de fond naturel. Présentement, je me sentais devenir plus associable à chaque pas et ne voyais plus grand-chose du paysage magnifique qui s'offrait au groupe sous le charme.

Je me suis laissé distancer et j'ai fini par les perdre complètement de vue. A un moment, j'avais eu une hésitation. Visiblement j'avais pris la mauvaise direction. J'allais devoir revenir sur mes pas pour tenter de les rattraper. Je savais

pertinemment que s'orienter dans ces contrées n'était pas chose aisée. Plus d'un s'y était perdu. On rapportait aussi des fins tragiques dues à la présence de sables mouvants. Nous étions en octobre, la nuit n'allait plus tarder. Je ne connaissais pas la région. Je m'en voulais à mort de ne pas avoir emporté de carte et de m'être aussi bêtement reposé sur un guide.

J'étais revenu sur mes pas et j'avais pris une autre direction en pressant l'allure au maximum. Je n'entendais toujours pas de voix. Les bêlements avaient eux aussi disparu et je ne croisais plus trace de mouton noir ou blanc. J'étais bel et bien perdu. Je me sentais furieux contre moi-même et contre le monde entier. Le jour qui m'enveloppait était devenu aussi gris que mes pensées et pour couronner le tout je commençais à sentir sérieusement le froid.

Je n'ai pas vu le trou, je n'imaginai pas que ces étendues sans surprises décelaient de tels pièges, et la douleur a été fulgurante. Je n'arrivais plus à poser le pied par terre. J'allais devoir marcher à cloche-pied, ou bien faire concurrence aux moutons en me déplaçant moi aussi à quatre pattes...

J'avançais à une allure d'escargot. Je m'aidais tant bien que mal d'un bâton que j'avais ramassé en me demandant comment il était arrivé là. Dans le vide émotionnel où je me trouvais, je lui avais donné des proportions démesurées et lui avais inventé toute une histoire. Un voyageur venu de pays lointains l'avait abandonné ici... Il l'avait taillé dans un arbre exotique haut comme on n'en voit jamais dans nos contrées et celui-ci l'avait suivi sur toutes les terres du monde. Il lui avait servi d'arme contre les crapules qui en voulaient à ses biens et à sa vie. Il avait repoussé les assaillants qui en voulaient à l'honneur d'une dame. Les attaquants étaient armés de fusils et mon voyageur avait réussi à les faire déguerpir armé de son seul bâton... J'en étais à m'imaginer quelle forme allait prendre la gratitude de la dame quand j'ai senti mon pied valide glisser puis être aspiré par une masse aussi spongieuse que gloutonne. Le contact humide m'a tout de suite ramené à la situation présente. Les courants ! Je me suis souvenu de ce que nous avait exposé le guide à ce sujet avant de se mettre en route. Il avait longuement insisté sur le danger qu'ils représentent, il avait même employé le mot perfidie à leur sujet. J'avais ricané intérieurement, il suffisait que les gens soient investis d'une responsabilité quelconque pour en faire aussitôt des tonnes...

Je me remémore à présent ses termes exacts. Il a longuement décrit la conduite à adopter au cas où l'on serait pris par les fameux courants. Devant l'inquiétude visible sur les visages, il s'est montré rassurant. On ne risquait bien évidemment absolument rien avec lui comme guide. Il suffisait de ne pas s'éloigner et tout irait bien.

J'étais sorti du troupeau et je devais maintenant en payer les frais. N'était pas mouton noir qui le voulait. Il fallait se montrer capable d'en assumer le destin, capable d'en avoir la trempe et d'en endurer les risques inhérents. On n'était plus protégé par la collectivité. Il fallait tracer seul son chemin, débusquer de par soi-même toutes les embûches possibles et imaginables. Il m'apparaissait soudain à quel point je manquais des qualités nécessaires pour jouer les outsiders noirs ou blancs. L'eau, perfide certes, je pouvais à présent le confirmer sans hésitation, m'aspirait maintenant consciencieusement en silence malgré mes efforts à présent désespérés pour lui enlever mon pied de la gueule. Elle commençait déjà à me suçoter le bas du mollet et je présumais qu'à ce rythme elle aurait tôt fait de m'avaler tout entier. On n'entendrait plus parler du triste sire qui s'était pris pour ce qu'il n'était pas et n'en avait en tout cas pas l'envergure.

Je viens soudain de me rappeler l'existence de mon propre bâton, celui qui m'a fait perdre le contact avec la situation présente pendant que je brodais sur lui des histoires à dormir debout. J'ai réussi au prix d'efforts titanesques à l'empoigner à pleines mains et je tente de me dégager, centimètre par centimètre, en faisant levier avec. Le résultat n'est pas réellement probant, il faut plutôt compter en millimètres. La nuit va bientôt tout recouvrir et je commence à me faire un réel souci. Je mesure soudain que la vie, même la mienne, est chose infiniment précieuse et que j'y suis bien plus attaché que je ne le croyais. J'en suis maintenant à penser à tout ce que je pourrai faire si je parviens à échapper à ce qui s'est mis en tête de m'avaler en entier et je suis surpris de voir jaillir autant d'aspirations de mon cerveau, ou de mon âme, difficile d'en préciser l'origine exacte dans les circonstances présentes. Je liquiderai ma vieille bagnole et m'en procurerai enfin une qui ne sera plus une source d'ennuis permanents. Je sommerai Marie de me rendre les clés. Elle est partie, je n'ai pas à entretenir l'espoir qu'elle pourrait réapparaître à tout moment sous prétexte qu'elle peut rentrer comme elle veut. Je pourrai même changer de ville, on m'a fait des propositions intéressantes auxquelles je n'ai pas daigné prêter l'oreille. Je me réveillerai et empoignerais ce qu'il me reste de vie pour mordre dedans à pleines dents.

Bien que grâce au bâton je lui rende la tâche difficile, l'eau prouve sa supériorité tant perfide que démoniaque en arrivant à présent à hauteur de mon genou. Je lui résiste comme un damné mais je sens que je fatigue. La nuit m'a entièrement recouvert de son lourd édredon couleur d'encre. Pourtant, j'y vois encore, des lumières qui glissent sur le courant et dont je ne m'explique pas l'origine. Si elles sont un effet de mon imagination j'ai du souci à me faire, l'apparition d'hallucinations ne m'apparaissant pas comme un pronostic de santé mentale encourageant. Par contre, sur le strict plan esthétique je trouve le résultat plutôt réussi. Je pourrais même le prendre en photo avec mon téléphone... C'est vrai, le téléphone ! On peut aussi appeler avec un téléphone... Mais qui ? Qui appeler à l'aide quand votre vie est devenue un authentique désert affectif ?

Horreur, j'ai dû m'endormir quelques secondes, chose à n'absolument pas faire en pareille situation, à savoir quand on est sur le point d'être englouti bouchée par bouchée par un monstre liquide. Mais j'ai eu le temps de rêver, une bergère qui sauvait un mouton noir... Encore le mouton noir. Il me représente bien sûr. Mais la bergère ? Je ne veux plus jamais entendre parler de femmes. Reprenons plutôt nos esprits en entonnant un chant marin viril qui va nous redonner du cœur au ventre en attendant, non pas la mort mais le salut, sous les traits d'une bergère pourquoi pas, une aux traits très doux et à la main bienheureuse comme dans mon rêve...

Une forme indistincte semble se dessiner au loin. Je crois d'abord à une autre hallucination et mon souci concernant ma santé mentale monte d'un cran. Je presse mes paupières pour chasser l'apparition, les rouvre précautionneusement et distingue parfaitement deux formes gagnant en netteté. Mon cas s'aggrave trop rapidement pour mon goût.

On a prononcé mon prénom, Robert, Robert ! J'ai à peine le temps de m'inquiéter d'en être arrivé à entendre des voix qu'un « tiens bon, on va te tirer de là » se fait entendre, l'encouragement me paraissant tout à fait réel

Pierre était revenu sur ses pas avec Maryse. Ils m'avaient trouvé dans un état second. Je confondais Maryse avec la bergère de mon rêve... Une fois au chaud et en sécurité j'avais encore été pris d'agacement, je ne comprenais pas comment on avait pu faire une chose pareille pour moi...

Cela, c'était il y a deux ans et je reconnais devoir une fière chandelle à Pierre. Il m'a tiré d'un mauvais pas non seulement ce jour-là mais pour le reste de mes jours. De même que je l'avais été par l'eau du marais, je m'étais laissé aspirer sur une mauvaise pente. Ce garçon m'a donné une preuve d'ouverture qui a agi sur moi comme un électrochoc et m'a insufflé l'élan pour sortir de mon enfermement. J'ai retrouvé goût à la vie avec mes semblables.

J'étais à nouveau rendu apte à jouer ma partition dans le monde des vivants et, tant intérieurement qu'extérieurement, je ne discriminais plus de manière aussi radicale entre noir et blanc.